

Au coeur des saccages, faire cabane ?

Où comment j'apprends à mettre les mains dans la glaise

Je crois que je voudrais fabriquer une cabane et la fabriquer avec mon corps, avec mes mains, avec chacune de mes phalanges, avec mes jambes et mes hanches. Je voudrais que mon corps entier soit engagé pour amasser du bois mort, des rameaux touffus, pour sortir de terre de grosses pierres, les assembler les unes contre les autres, tresser des branches pour les faire tenir ensemble. C'est d'abord comme ça que je l'imagine, que je la désire. Ca pourrait être une cabane de gosses au milieu des bois comme on en voit à l'occasion de balades en forêt avec son toit en tôle, la mousse au sol et son habitat de branches, son camouflage et son ouverture. Mais cette cabane dans laquelle se cachent quelques-unes des problématiques à l'œuvre dans mon récit pourrait prendre d'autres formes et je pense d'emblée aux cabanes au cœur d'arbres centenaires qui se sont fabriquées pour résister à la destruction d'un parc urbain, celles-là même qui se sont opposées à la construction d'une zone aéroportuaire, d'un barrage, d'un parc d'attraction. Cette cabane pourrait être un lieu qui n'a d'existence que parce que des personnes, individuellement ou en groupe, jeunes ou non l'ont un jour investi pour jouer à être un·e autre que soi, expérimenter des formes de relations et des sociétés alternatives, imaginer des identités nouvelles, des règles de vie et des croyances refondées, dans un désir plus ou moins conscient de transformer, d'élargir, de réinventer quelque chose du réel avec lequel on bute. A bien y réfléchir, cette cabane pourrait tout aussi bien ne pas être une cabane, elle pourrait ressembler aux squats auprès desquels j'ai vécu un temps donné autant qu'aux abris dans lesquels je me réfugie pour observer le vivant. Un coup de vent, une saison hivernale un peu trop rude, une intervention des forces de l'ordre et la cabane – l'abri, le squat, la ZAD - disparaît du jour au lendemain.

Je voudrais fabriquer une cabane mais je ne fais rien de tout cela. A la place j'écris un roman sur une femme qui choisit de se perdre et part vers le Nord sans savoir exactement ce que ce Nord revêt. Dans ce roman, la cabane n'apparaît que de façon marginale, comme espace symbolique où le personnage principal va tisser de nouvelles solidarités, de nouvelles façons d'être au monde. Il est possible *in fine* qu'aucune cabane ne vienne rencontrer les personnages de mon roman. Alors pourquoi cette obsession ? Que vient raconter la cabane dans ma recherche littéraire alors même qu'elle n'en constitue pas le coeur apparent ? Qu'ai-je envie d'y trouver, de forger, de fabriquer, quel objet de pensée la cabane peut-elle révéler ? L'ensemble de mon processus de création a-t-il pour objet de mettre les mains dans la glaise pour élaborer ma subjectivité littéraire ? Est-ce à dire alors que la cabane n'est qu'une affaire personnelle ? Pourtant, quand je vois la récurrence et le succès commercial de ce motif dans la littérature notamment au cours des deux dernières décennies, je me dis que la cabane est peut-être le symptôme d'un étrange mal ou le remède qu'ont trouvé certains face aux saccages que produit notre société. Mais précisément parce que nous saccageons le monde, l'enjeu est-il de faire cabane ?

Mettre les mains dans la glaise

C'est donc une cabane que je vais fabriquer mais ce que je sais d'ores et déjà avant même d'avoir réuni les premiers bouts de bois, les planches et les palettes, c'est que je me tiens pour le moment sur le bord de quelque-chose. Je suis peut-être au milieu d'une forêt à essayer d'imaginer où installer mon campement ou peut-être dans un de ces squats que j'ai longtemps fréquenté dans ma jeunesse. La réalité c'est que je ne suis pas située. Je suis dans une forêt, un squat, à Notre Dame-des-Landes, à Sivals peut-être mais je regarde de loin ces hommes, ces femmes, ces groupes humains, je les regarde s'engager, expérimenter des manières de faire, d'être en lien, de penser le vivant et la politique, je les vois irrévérencieux, frondeurs, jouant à s'attaquer aux modèles dont ils ont hérités, à transgresser les normes, à saper l'institution comme de sales gamins, des héritiers de Proudhon ou des Romantiques 2.0 tandis que je reste bien sagement sur le rebord. Je pense rester extérieure à l'histoire de la cabane (ne pas me salir les mains), ne pas y prendre part car alors il s'agirait de lui accorder du crédit, d'être touchée par ce qu'elle a à raconter, par ce qu'il pourrait s'y passer une fois que j'ai mis un pied dedans et les mains dans la glaise. Je crois rester extérieure mais en réalité je suis dans l'autre camp et je ne le sais pas. Je suis dans le camp de celui qui choisit de ne pas se frotter au trouble, au désordre intérieur et sociétal, je suis celle qui reste extérieure parce que c'est son héritage intime et familial. Au départ de cette histoire donc, et sans en avoir conscience, je suis l'adulte qui regarde les sales gosses et les héritiers de Proudhon fabriquer des aventures hors normes, mener des combats parfois perdus d'avance, je suis celle qui observe, analyse, crée de l'expertise, favorise la médiation. Je mets mes pas dans le modèle dominant, j'en épouse les contours, en adopte le cynisme rampant, le souci d'objectivation, de mise à distance, la tendance à l'indifférenciation. Et pourtant, presque à mon insu, une cabane commence à se construire, dans ce gout de la tangente que je manifeste, dans ce besoin de silence, dans le travail de creusement et de singularisation comme dans les écarts et les plongées que j'aime chez les autres tout autant que leur ancrage que je perçois indiciblement. Ce n'est qu'un début mais un début qui me fait emprunter un de ces chemins étroits qu'on croise parfois au détour d'une Nationale et voilà que je me suis déjà faufilée dans la brèche.

1 - Ce qu'il faut pour faire tenir ensemble les planches de bois

– Du silence, forcément ?

Il y a ce moment où je garde ou crois garder la maîtrise des choses, mais où s'expérimentent de premiers débordements. Le vent du Nord peut-être. Ma langue reste académique, maîtrisée et j'ignore jusqu'au fait qu'elle est la langue de l'ordre établi. Mais la poésie s'invite toute indisciplinée qu'elle est dans son adresse et jusque dans son goût de l'illégitimité. C'est la première à bousculer la norme, la première à élargir la brèche. Et la poésie m'apporte le silence dont j'ai besoin pour commencer à faire tenir ensemble les planches de bois. C'est d'abord parce que j'ai besoin de silence que je trouve refuge dans ces mots qui font cabane, dans ceux de Nicolas Bouvier qui ont longtemps clamé en exergue de mon travail de création sa furieuse envie de devenir :

« Orties et poussière
cabanes usées par le vent et la mer
jusqu'où – je vous le demande –

faut-il trainer encore
ce moi qui voudrait tant grandir ».¹

C'est encore le silence que je trouve dans le presque rien des mots de Fred Griot, dans les gestes simples qu'il fait dans *Cabane d'hiver*, les sons feutrés et la vie couler doucement :

« Causse... un mois, sous yourte... écrire, méditer, marcher,
casser mon bois pour le poêle, quelques gestes simples...
les buis, les larges collines bombées, les grandes herbes, dolines, avens,
les colonnes de roches ruineuses comme des chapelles romanes de cailloux secs,
les pierres claires concassées des sentes, les pins sous la neige, les hommes...
pour l'instant, j'écoute.
Il ne se passe rien. pourtant ça coule, passe, s'écoule. rien à dire. laisser faire.
tenter de ne rien dire. rien faire. juste écouter. encore »².

Peut-être comme Fred Griot le souffle, il n'y aurait qu'à tenter de ne rien dire, rien faire, juste écouter ? Ma cabane est là, j'ai commencé à la construire, elle est faite de palettes pas encore très assemblées et je vois qu'elle prend place dans les mots des autres, dans un certain silence. Là je peux trouver un souffle propre à rebours de la course effrénée que m'impose l'accélération du monde au sens où l'entend Hartmut Rosa³, un endroit où laisser entrer des pensées comme des sensibilités insulaires qui bricolent, se cherchent, s'expérimentent, s'accrochent à la peau comme les ronces. C'est beau et ça fait mal. Est-ce que ça veut dire que je dois comme tant d'auteurs faire l'expérience de la solitude, m'éloigner des sociétés humaines pour faire cabane ? Fuir l'humanité pour rencontrer les essentiels de la vie ? Car la cabane, je ne peux l'ignorer, s'envisage d'abord dans sa dimension de refuge isolé du commun des mortels et lieu de méditation lorsqu'on lui confère une dimension spirituelle. De Diogène à David Thoreau et de Kamo no Chômei à Jon Krakauer, les récits de cabane sont légion dans la littérature. Adossée à l'aventure, à une expérience de frugalité, elle permet de pratiquer un art du renoncement et de la contemplation qui ne semble possible que par la mise à l'écart que des auteurs, souvent voyageurs, souvent dans des récits autobiographiques, ont choisi de vivre. Le thème de la cabane s'incarne particulièrement dans des récits faits par des hommes qui choisissent de se couper du monde dans un refus de conformité et de modernité manifestes. Ils exhalent un mode de vie simplifié, l'expérience de la vie pour elle-même et portent une critique du monde occidental et industrialisé.

Est-ce que pour construire ma cabane, je dois moi aussi gagner les bois et « vivre suivant mûre réflexion, n'affronter que les actes essentiels de la vie, et voir si je ne pourrais apprendre ce qu'elle avait à enseigner, non pas, quand je viendrais à mourir, découvrir que je n'avais pas vécu »⁴ ? L'enjeu serait-il de prendre le risque de ne pas vivre parce qu'on n'irait pas se réfugier au fond des bois ? Suffit-il de nouer des chaussures de randonnées, de quitter la société des hommes avec l'intime conviction de quitter ses travers, de goûter aux plaisirs du vivant en se sachant débarrassé de tout risque de compromission ? Dans cette perspective, la cabane ne devient-elle pas le symbole d'un vieux fantasme d'une vie individualisée à l'extrême, d'un affaissement de l'ambition de faire société, d'une vie sans aspérités ni

¹ Nicolas Bouvier, *Le dehors et le dedans : poèmes*, Points, 2007

² Fred Griot, *Cabane d'hiver*, Edition de la revue des ressources, 2013

³ Hartmut Rosa, *Accélération, Une critique sociale du temps*, La Découverte, 2013

⁴ David Thoreau, *Walden, ou la vie dans les bois*, Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire » (n° 239), 1990, p. 107

accidents autres que ceux qui auraient traits à notre seule entité, en somme une vie sans les autres, sans les milliards d'autres qui peuplent avec nous la planète ? L'isolement ne comporte-t-il pas le risque même que disparaisse l'expérience de l'altérité, ne contient-il pas la menace d'un repli sur soi, le risque d'un rétrécissement du monde voire de la folie psychotique par l'incapacité à se frotter à l'autre, à tous les autres ? Dans ma cabane qui se fabrique, je ne veux pas renoncer à l'autre, bien au contraire car c'est des autres et avec les autres que je veux m'engager en tant que moi-même dans la parole. Rencontrer la solitude, laisser le brouhaha se dissiper ne veut pas dire se détourner de la société, mais que j'ai besoin d'un abri pour accueillir le trouble et le désordre qui m'habite et que d'autres traversent aussi, artistes, auteur·ices, politiques, idéalistes, militant·es, rendant possible le déplacement de la pensée, de la sensibilité.

– Elargir nos territoires de pensées

Je commence à mettre les mains dans la glaise pour fabriquer une cabane et je le confesse à présent : j'ai beau ne pas être un cas isolé, je pars de loin. Il est bien difficile de se laisser déborder. Pour le moment donc, ma cabane se construit en pleine nature ; je me tiens dans une distance ténue, presque effacée, je regarde les traces des pas d'animaux, sens l'humus et redécouvre un monde que j'ai désappris à sentir et à prendre en compte. Sur un tapis de mousse, au milieu des ronces et des arbrisseaux, tout près des champignons et du lichen, alors que nous sommes peut-être en ce moment même observés par d'autres mammifères, des insectes et des feuillus, je convie quelques penseurs·euses qui s'intéressent au vivant, cet objet de pensée devenu d'autant plus désirable qu'il est malmené. Il est certain que mon envie de faire cabane prend racine dans certains mouvements de pensée depuis la critique de la modernité fondée sur le dualisme nature/culture (Philippe Descola, Bruno Latour) jusqu'à l'essor d'une nouvelle grammaire environnementale qui cherche à qualifier l'ensemble de nos relations aux vivants. Comment penser le vivant sans le détruire ? Quelles relations instaurer avec les organismes vivants mais aussi avec « tout ce qui concourt à rendre la planète habitable : nuages, rivières, océans, forêt, bactéries »⁵ ? Comment apprendre à me décentrer pour cohabiter avec des formes de vies non-humaines ? Me décentrer ne me suffit plus, il me faut creuser dans ces nouveaux territoires pour les comprendre, les aimer et les regarder avec la plus grande lucidité possible.

J'aurais pu inviter des biologistes, des physiciens, des exobiologistes mais j'ai préféré inviter des philosophes et des écrivains. Baptiste Morizot et Vinciane Desprêt ont été les premiers à me rejoindre. Camille de Toledo n'est pas loin non plus, mais il est affairé pour le moment dans un dialogue avec le fleuve qui coule non loin de là. Chacun·e s'écoute respectueusement, avec admiration. Ils me demandent à moi qui n'y connais rien : quelle diplomatie inter-espèces engager, quels efforts de traduction mobiliser ? Comme si je pouvais savoir. Et s'il s'agit de co-habiter, comment le faire si on n'est pas située me demande Vinciane Desprêt ? Comment appréhender le vivant si on ne le fait pas de plein pied (dans une cabane ?) en se mettant à son écoute, en se reliant à lui pour nouer des dialogues féconds et peut-être se transformer à son contact ? Baptiste semble comprendre mon mutisme car il souligne et sa voix se fait très douce : « le problème de notre crise écologique systémique est un problème d'habitat. C'est notre manière d'habiter qui est en crise. Et notamment par son aveuglement

⁵ Collectif, *Penser le vivant*, Les liens qui libèrent, 2021, p. 7

constitutif au fait qu’habiter, c’est toujours cohabiter parmi d’autres formes de vie »⁶. Je suis d’accord avec toi Baptiste mais je fais comment, moi, pour cohabiter avec d’autres formes de vie ? J’écris un roman ou je sors dans les bois ? Je pars marcher pour inscrire mon corps au milieu des paysages, pour sentir le froid, l’humide et le soleil, je fais un affût pour écouter le silence et les insectes, pour sentir la présence des arbres et des animaux ? Les penseur-euses de notre temps sont nombreux aujourd’hui à peupler nos imaginaires et nos affects de nouvelles formes d’attentions, à doter notre regard « de nouvelles qualités d’attention, dispositions intérieures, savoirs sensibles à l’égard du vivant »⁷ (Estelle Zong Mengual). L’émergence de l’écopoétique dans le paysage critique littéraire depuis une quinzaine d’années participe aussi de cette dynamique qui vise à rendre visible et sensible l’ensemble des relations, interdépendances, solidarités et écarts entre humains et non-humains. « Qu’elle imagine un lieu qui n’existe pas ou qu’elle charge d’imaginaire un lieu réel, la littérature joue un rôle essentiel dans la manière dont nous habitons le monde. Le réel et l’imaginaire sont en interaction constante et déterminent aussi la manière dont nous nous comportons envers la nature » souligne ainsi Pierre Schoentjes dans la conclusion de *Ce qui a lieu. Essai d’écopoétique*⁸.

Marielle Macé et Camille de Toledo font à leur tour irruption dans la cabane. Ils aimeraient eux aussi que je reconnaisse les vivants non humains comme des partenaires politiques à part entière. Avec tout ce monde, je pourrais me sentir à l’étroit dans la cabane, mais au contraire j’ai l’impression que les fenêtres comme mes yeux, mes oreilles, ma pensée s’ouvrent en grand. Ce qu’il faut, dit Camille de Toledo, c’est « donner des sièges, des places aux traducteurs du vivant, et organiser leurs présences pour mieux équilibrer nos systèmes légaux et politiques »⁹. Rien que ça. On est bien là face à de nouvelles géopolitiques, de nouvelles grammaires, de nouveaux systèmes de droit qu’il faudrait déployer, rendre tangibles et opérationnels. Je me demande comment je pourrais moi aussi me faire traductrice du vivant. Baptiste répond : « il faut faire de la diplomatie. Il faut des interprètes, des truchements, des entre-deux, pour faire le travail de reprendre langue avec le vivant, pour dépasser ce qu’on pourrait appeler la Malédiction de Lévi-Strauss : l’impossibilité de communiquer avec les autres espèces avec lesquelles on partage la Terre ». J’y mets de la volonté mais je ne vois pas bien comment faire. Et là, quelque chose m’accroche : « comme dans un premier contact, l’enjeu est bien de prendre langue sans langue partagée »¹⁰. Voilà qui devient intéressant. Depuis cette cabane, s’agit-il de créoliser ma langue, d’en inventer de nouvelles, qu’on dirait peut-être animistes ou poème, des langues qui viendraient autant emprunter aux humains qu’aux végétaux et aux animaux ?

« Voilà ce que j’installerai quand nous serons dans la clairière » dit Mariette Navarro qui nous rejoint après avoir construit sa propre *Zone à étendre* « : une forge, un atelier de contre-mots. Fabriqué à la main, avec de vrais morceaux de feu et de patience »¹¹. Il y a donc bien l’idée d’indicibles étrangetés qui me travaillent dans cette cabane. L’idée d’expérimenter d’autres langues, animistes, bigarrées, certaines encore inconnues à mon entendement, de « descendre

⁶ Baptiste Morizot, *Manières d’être vivant*, Actes Sud, Mondes sauvages, 2020, p. 28

⁷ Estelle Zong Mengual, *Apprendre à voir. Le point de vue du vivant*, Actes Sud, Mondes sauvages, 2021, pp.17 et 29

⁸ Pierre Schoentjes, *Ce qui a lieu. Essai d’écopoétique*, Wildproject, 2015.

⁹ Camille de Toledo, *Le Monde*, entretien du 31 juillet 2021

¹⁰ Baptiste Morizot, *op. cit.*, p.35 et 49.

¹¹ Mariette Navarro, *Zone à étendre*, p. 75, Quartett, 2018

dans l'intraduisible », dirait Roland Barthes. Cet autre en moi, cet autre devant moi, c'est avec lui/elle que je me laisse déborder. Et c'est avec ces voix que je parviendrais peut-être à sentir par gradation mes affiliations avec les végétaux, les bactéries, avec la pierre et l'eau (Morizot, Penone), mais aussi à m'aventurer dans des terres différentes et pour le moment inconnues.

2 - Ce que la cabane pourrait dire de nous aujourd'hui

Dans cette cabane en train de se construire, j'ai choisi un corpus resserré de livres du début de 21e siècle sans m'interdire quelques digressions au gré de mes lectures et recherches. J'ai en effet besoin de nouer des alliances autant qu'un regard renouvelé sur ce moment de l'humanité où nous nous situons actuellement. Pourquoi aujourd'hui la littérature invoque-t-elle le thème de la cabane ? Quels types de narration, d'expérience sensible, quelle représentation du monde vient-elle relater ?

– Un abri pour mieux éprouver le vivant

La cabane est-elle ce lieu qui permette de faire corps avec la nature ? Qu'elle ait été construite au cœur d'une forêt ou à Notre-Dame-Des-Landes, la cabane est ce lieu fragile, voué à disparaître d'où peuvent naître des états de contemplation et une sensibilité accrue. Plusieurs romancières nous ont rejoint pour participer à la discussion, chacune avec son esthétique propre et ses récits, avec ce sentiment de plénitude qu'elles partagent volontiers. Laurine Roux nous parle ainsi du *Sanctuaire* (2021), abri au cœur d'une zone montagneuse en pleine forêt et je vois qu'elle prend un plaisir manifeste à décrire la forêt au cœur de laquelle elle a installé June et toute sa famille : « du Sanctuaire, je connais chaque millimètre : la moindre brindille, le plus reculé des terriers. Tout est cartographié dans ma tête. Je pourrais traquer une bête les yeux fermés ». ¹² Jean Hegland évoque de son côté le best-seller *Dans la forêt* (1996, traduit en français en 2017) dans lequel deux adolescentes font le choix de s'abriter durablement dans une forêt à l'écart de toute civilisation. Faire corps avec la forêt, avec ses ressources comme avec ses possibles dangers est le processus même de ce roman : « la forêt que je parcours devient mienne, non parce que je la possède, mais parce que je finis par la connaître. Je la vois différemment maintenant. Je commence à saisir sa diversité – dans la forme des feuilles, l'organisation des pétales, le million de nuances de vert. Je commence à comprendre sa logique et à percevoir son mystère » dit-elle ¹³. Céline Minard entre à son tour dans la cabane, *Le Grand Jeu* (2016) sous le bras. Elle déplie tout un roman sur un abri (« un éclat de cristal dans un désert de pierres grises ») et les vingt-trois kilomètres carrés alentours au cœur d'un massif montagneux, dans une distance effacée avec l'environnement dans lequel évolue la narratrice (« je me suis adossée au point géodésique et je me suis mise à manger en observant à l'œil nu l'étendue et la structure de l'espace qui m'entourait, puis, aux jumelles, les mille détails de la roche et de la végétation, les ruptures de plan, les imperceptibles hiatus qui camouflent d'insoupçonnables caches où l'herbe pousse, où l'eau coule, où la vie cavale ») ¹⁴. Et l'effet de proximité semble immédiat puisque dans ce territoire immense, une connexion pleine de sensualité se fait : « je sentais les fibres, le goût de chaque

¹² Laurine Roux, *le Sanctuaire*, Les éditions du Sonneur, 2020, p.22

¹³ Jean Hegland, *Dans la forêt*, p. 291 et p. 227

¹⁴ Céline Minard, *Le Grand Jeu*, Rivages, 2016, p.22

aliment était une matière, le goût. L'eau qu'ils contenaient, une source. Ce que j'avalais, l'énergie. La pelouse autour de moi, tous les brins, un par un, la puissance. Les nuages sur ma tête, la sauterelle sur ma jambe, dans ma main : la puissance »¹⁵.

Un peu plus tard, Violaine Schwartz nous rejoint pour nous parler de son dernier livre, *Une forêt dans la tête* (2021). Comme les trois autres autrices, elle dessine des portraits de femmes, des femmes que tout oppose socialement mais qui ont chacune appris l'extrême fragilité de la vie. Frida vit dans une cabane après avoir parcouru l'Europe dans une marginalité faite de squats et de débrouille. Sa cabane occupe une large partie du roman comme pendant possible à la perte de sens et aux angoisses que ressent la narratrice. Qu'elle raconte sa grande aventure sur la route ou sa vie actuelle, je suis saisie par la puissance d'attraction que véhicule la nature (« je parlais avec l'eau, j'écoutais les pierres, je bouffais des fleurs, j'étais comme un enfant qui découvre la puissance de la nature »¹⁶). La narratrice n'a de cesse de vouloir vivre par procuration la vie d'aventure de Frida, cet état d'être au monde qu'elle a tout bonnement perdu. Car avec Frida, « tu prends tout ce qui vient, les mots et les chemins et les crêtes et les ravines et tous les choix possibles et rien n'est mieux ou pire et où est le bonheur, il y a tant de subtilités à dénicher partout, la paupière jaune d'un lézard, la délicatesse d'une fleur, une pierre miroitante au fond du ruisseau, l'ombre d'une main qui danse dans l'herbe, et peut-être que c'est la rupture d'anévrisme qui te rend si perméable, si disponible, si avide de sensations nouvelles et si passive aussi, tu n'es plus qu'une oreille qui écoute le monde, à l'abri du monde, comme dans la salle d'attente de la vie »¹⁷.

Dans ces récits, la cabane est le lieu où les narratrices deviennent perméables à ce qui les entoure, attentives aux minuscules détails (« la paupière jaune d'un lézard ») comme au biotope dans lequel elles évoluent. Avec elles, je réapprends moi aussi à voir et à sentir le monde animal et végétal que je ne vois et ne sens plus, mais je me demande dans quelle mesure ces textes ne disent pas en creux à quel point nous, en tant que société technologique du 21^e siècle, ne savons plus convoquer nos sens, notre capacité d'accueil, de pleine présence au monde. Je garde pour le moment la question avec moi car Pascal Quignard est en train de prendre place. Dans *Villa Amalia*, son héroïne Ann Hidden vit cette même plénitude quand à Ischia, elle se rend pour la première fois disponible à ce qui l'entoure, dans cet espace refuge qu'elle s'est trouvée (« un lieu à l'écart de l'énorme ville humaine mondiale »). Le livre à l'époque m'avait beaucoup marqué et ce passage tout particulièrement. Le vivant se manifeste ici par des signes physiques distinctifs (augmentation de la chaleur corporelle, fourmillement « d'insomnie, d'éveil »), il se réalise dans la marche et la contemplation du paysage méditerranéen dans lequel Ann Hidden évolue (« Je me suis reconnue partout »). Avant même qu'elle ne vienne à occuper la villa, Ann Hidden fait cabane d'une simple capuche de ciré jaune, d'un angle de mur, « n'importe quel bout d'invisibilité suffisait à sa joie. Il suffisait de compléter son corps d'une arête ou être sans regard. D'une chambre sans vis à vis où se blottir. D'une petite terrasse ou d'un bout de balcon où replier son corps et y épier le jour »¹⁸. Un doute m'assaille : cette félicité existe-t-il seulement parce qu'on s'invisibilise, dans un silence et un souffle propres qu'on parvient à trouver ? Il y aurait donc une expérience de solitude qui serait irremplaçable dans l'exercice de la cabane ?

¹⁵ Céline Minard, *op.cit.*, p.48

¹⁶ Violaine Schwartz, *Une forêt dans la tête*, P.O.L, 2021, p. 158

¹⁷ Violaine Schwartz, *op.cit.*, p. 191

¹⁸ Pascal Quignard. *Villa Amalia*, Gallimard, 2006, p. 117 et 120

Ces quelques évocations soulignent aussi que la cabane est un espace intérieur qu'on parvient à se fabriquer et qui n'a nul besoin de palettes, de branches ou de pierriers, qu'elle est d'abord une prédisposition à être touché·e par ce qui fourmille et palpite. Marielle Macé le dit bien, quand elle nous invite à « prendre soin de ce qui se murmure, de ce qui se tente, de ce qui pourrait venir et qui vient déjà : l'écouter venir, le laisser pousser, le soutenir. Imaginer ce qui est, imaginer à même ce qui est. Partir de ce qui est là, en faire cas, l'élargir et le laisser rêver ». Faire cabane n'a donc pas besoin de cabane mais d'attention et de considération : « cela se passe à même l'existant, c'est-à-dire dès à présent dans la perception, l'attention et la considération : une certaine façon de guetter ce qui veut apparaître, là où des vies et des formes de vie s'essaient, tentent des sorties hors de la situation qui leur est faite ; et une certaine façon d'augmenter ces poussées, de soutenir les liens en voie de constitution, de prendre soin des idées de vie qui se phrasent, parfois de façon très ténue, comme autant de petites utopies quotidiennes : oui, on pourrait vivre aussi comme ça »¹⁹. Et un peu plus tard dans la soirée, Marielle ajoute ces quelques mots : « la terre n'est pas muette donc. Mais comment entendre ses idées ? Nous n'avons pas l'habitude d'être à l'écoute des choses qui ne parlent pas ; nous ne savons pas comment nous y prendre pour les entendre et pour nous relier à elles (c'est d'ailleurs ce qui nous rend un peu envieux des cultures animistes, qui savent y faire, et transmettent de bonnes manières (...). Comment entendre, par exemple, les discours de l'eau – et notamment ce que le silence terrifiant de la Méditerranée a bel et bien à dire ? (...). Les efforts pour entendre le discours de l'eau ne sont pas des efforts pour fictionner une parole, mais pour se mettre à l'écoute de quelque chose qui justement n'a pas le don de parole, et qui pourtant a beaucoup à dire, et pourrait dans son silence, répondre de nous et de notre humanité »²⁰. Il y a bien là un enjeu d'écoute, d'attentions, de considérations. C'est seulement comme ça que ma cabane pourra exister.

Parmi tant d'artistes, Giuseppe Penone est l'un de ceux qui m'a le plus durablement touché tant il parvient à nous faire partager l'expérience du vivant d'un arbre, d'une pierre, d'une empreinte. Figure majeure de l'art contemporain, il questionne depuis les années 1960 les liens que l'être humain entretient avec ce qu'il appelle la nature. Il vient renverser notre expérience du vivant en regardant sous un œil nouveau l'arbre qui se loge dans une poutre (« un abri, une voute d'arbres, un sol d'arbres, un mur d'arbres. Quand on regarde un plafond, un plancher, un mur en bois, on voit les troncs, les branches, les feuilles. Il est utile d'arriver à comprendre, à partir du dessin du bois, la forme du tronc, des branches, de chacun des arbres. Le regard qui passe la structure du bois, parcourt la forme de l'arbre comme l'ont fait les insectes », 1969)²¹. Faire cabane, ce serait donc se demander ce que ce serait d'être un arbre, une empreinte géologique, une pierre, se demander ce que ce serait d'être la sève et le vent. Etre fleuve, *Essere fiume*, c'est encore le nom d'une œuvre de Giuseppe Penone (1998), une œuvre qui se veut la réplique de la nature afin de rentrer dans le geste sculptural de l'eau. L'œuvre est composée de deux pierres d'apparence semblable placées côte à côte, à l'image de la première. L'une a été extraite d'une rivière par l'artiste tandis qu'il a sculpté l'autre. Pour cela, il a remonté le cours du fleuve d'où provenait la première et prélevé un bloc de pierre de la montagne. Et de citer de nouveau Marielle Macé à son propos : « être fleuve ici, c'est un état de la pierre, son état métaphorique ; un souvenir qu'a la pierre, le souvenir

¹⁹ Marielle Macé, *Nos cabanes*, Verdier, 2019, p.47-48

²⁰ Marielle Macé, *op.cit.*, p.78 puis p.80

²¹ Giuseppe Penone, *Respirer l'ombre*, Beaux-arts de Paris éditions, rééd. 2021

d'avoir été roulée par le torrent. C'est une idée de la pierre, un rêve de la pierre même, qui s'y vit autre et à l'air libre »²².

– Ménager un asile dans un monde effaré

Cela fait un petit moment maintenant que je construis ma cabane ; j'ai ouvert quelques brèches, commencé à mettre les mains dans la glaise et dans la terre, j'ai surtout écouté et regardé comme les cabanes des autres se façonnaient. J'ai vu qu'elle pouvait être un avant-poste idéal d'observation du vivant où s'éprouve un corps en vie, un fourmillement d'éveil, la plénitude peut-être. Mais à bien y regarder, la cabane traduit-elle un si bel imaginaire ? Quand on voit la pluralité des romans et autres essais sur la cabane ces dernières années, je me demande si la cabane n'est pas l'arbre qui cache la forêt. Car ces deux dernières décennies, la cabane fait vendre. Je pourrais citer des livres aussi différents qu'*Un an de cabane* d'Olaf Candau (2005), *Dans les forêts de Sibérie* de Sylvain Tesson (2011), *La vie en cabane – Petit discours sur la frugalité et le retour à l'essentiel* de David Lefèvre (2013) et tant d'autres mais je préfère renvoyer à la bibliographie de ce mémoire. Pourquoi le motif de la cabane est-il devenu si présent ? Est-ce parce que ce début de 21^e siècle est saturé par un imaginaire de l'effondrement, par la récurrence des saccages que l'homme ne cesse de produire tout particulièrement depuis deux siècles ? Il est certain que la menace climatique scande chaque semaine chaque trimestre chaque fin d'année son lot de chiffres, d'alertes, d'appel à changer de paradigme. Il est certain qu'il y a là une angoisse planétaire qui ronge toute une partie de l'humanité pendant que d'autres continuent de regarder ailleurs. Il y a là plus que des inquiétudes, il y a des effrois, des effets de sidération, du déni, il y a les alertes que ne cessent de multiplier les études du GIEC et souvent malgré tout, on en reste là, collectivement hébétés, ne sachant que faire de notre impuissance, de nos si maigres engagements, de nos luttes dans ce monde abimé. Mégafeux, inondations, canicules, fonte de glaces, collapsologie, effondrement, saccages, monde abimé. Le vocabulaire en verve depuis une vingtaine d'années est éloquent sur le monde qui vient. Comment ne pas comprendre ainsi la multiplication des récits où il s'agit de ménager un asile dans un monde effaré ? Peut-on seulement désirer se projeter dans un avenir commun si celui-ci nous condamne à l'effondrement ?

La cabane telle qu'elle s'appréhende dans la littérature actuelle trouve un écho saisissant dans des récits post-apocalyptiques. Si elle apparaît comme un refuge, elle témoigne aussi d'un sentiment de précarité et d'une nécessaire lutte pour la survie. L'idée même de faire humanité ne semble plus aller de soi. Ainsi en est-il des deux romans de mon corpus *Dans la forêt* de Jean Hegland et *Le Sanctuaire* de Laurine Roux. Récit d'anticipation dans un futur proche, le livre de Jean Hegland nous parle d'un monde qui s'est effondré sur le plan technologique et énergétique, laissant seules et orphelines deux sœurs dans une maison familiale au cœur de la forêt. Pour se protéger d'une humanité partie en déliquescence, une humanité devenue très concrètement source de dangers et de violence, il ne reste pour les deux jeunes filles que la forêt et la maison qui prend de plus en plus des airs de cabane tant elle part en décomposition. La civilisation s'effondre mais nos deux héroïnes vont trouver des ressources dans les bois comme dans leur sororité. Pour parachever leur autonomie, elles finissent par élire domicile dans une souche de séquoia de la taille d'une chambre, abri plus que rudimentaire incarnant leur entrée pleine et entière dans la forêt. Dans *Le sanctuaire*, Gemme, June et leurs parents

²² Marielle Macé, op. cit., p. 75

tournent clairement le dos à la civilisation pour échapper à un virus qui pourrait avoir balayé la quasi-totalité de l'humanité. Le Sanctuaire leur permet de ménager un asile dans un monde devenu hostile dont les protagonistes prennent soin de se tenir éloigné. Une menace rode en permanence malgré les efforts des parents et la protection du Sanctuaire. Plus encore que la société, plus que le virus, la menace viendra finalement des hommes, à commencer par son père et un vieil homme qui incarnent chacun la brutalité et le danger d'où June finira par s'échapper.

Chez ces deux autrices, la cabane est un refuge pour se protéger de l'altérité, un espace presque régressif conforté par le jeune âge des protagonistes. Pire, il n'y a plus de société dans ces deux textes, il n'y a plus d'alternatives possibles, d'écarts autres que dans l'isolement. L'humanité est devenue indésirable ; elle est *l'homme à abattre* j'ai envie de dire alors que la nature, elle, est toujours protectrice et bienveillante (« une eau qui sache conserver la trace des temps anciens, ère de fougères géantes et de reptiles volants, temps que les glaciers ont gardé intact, preuve que le monde restera monde malgré l'homme et ses cataclysmes »²³). Les deux autrices nous parlent peut-être de ce moment particulier que nous vivons, celui de l'anthropocène qui rend compte de l'action de l'homme dans l'accélération des dérèglements climatiques et l'effondrement de la biodiversité. Oui, nous avons besoin d'espaces où consoler notre peine, mais faut-il le faire en tournant le dos à la société ? La bulle de protection porte en elle le risque d'un repli sur soi, une ode à l'individu qui ne doit pas se laisser pas pervertir par une société dont il serait plus que temps de se tenir éloigné. S'agirait-il donc de faire cabane plutôt que de faire société ? Ces récits ne contiennent-ils pas en creux le risque de relents (que je qualifie immédiatement de nauséabonds) quand il s'agit de sauver d'heureux élus face à une masse informe (la société donc), intrinsèquement perverse, dangereuse sinon décadente ? L'ode à la nature pastorale bienveillante *versus* l'humanité délétère n'est pas la voie dans laquelle j'ai envie d'aller. Non, définitivement, je ne veux pas être recluse dans une cabane qui tournerait le dos à l'idée d'un monde commun à construire.

La cabane offre ailleurs d'autres perspectives parmi les autrices de mon panel : chez Violaine Schwartz comme chez Céline Minard, la cabane permet au contraire de faire un écart, peut-être même de prendre le risque de se marginaliser pour élaborer une réflexion sur de possibles alternatives. Ainsi la cabane de Frida plante-t-elle « l'image d'une autre vie possible, loin des soucis domestiques, du CAC 40, du réchauffement climatique, de la crise migratoire, de la montée du fascisme, des SDF du métro, loin, très loin de tout ça, dans le jardin d'Eden retrouvé »²⁴. Violaine Schwartz prend soin de préciser que l'à-côté du CAC 40 n'est jamais loin : « parce qu'il est plus que temps de s'oublier, de changer de lunettes, de devenir *autre*. Parce que survivre oblige ». On ne peut pas faire plus clair et en plus, « c'est une vie à des milliards de kilomètres de la mienne et pourtant j'y suis en dix minutes à pied ». Dix minutes de marche et notre regard se transforme ? Je le jurerais, Violaine Schwartz finit par m'interpeller directement : « la Terre est grande, on vit pourquoi ? Pas pour rester assis dans une maison, du matin au soir, complètement claustrophonés »²⁵.

²³ Laurine Roux, op. cit., p. 31

²⁴ Violaine Schwartz, op.cit, p.126

²⁵ Violaine Schwartz, op.cit, p. 141 puis p. 195

– Echapper à des formes d’oppression

La cabane tout comme la forêt apparaissent bien souvent comme des espaces de repli, de répits. Elle porte cet imaginaire hérité de Shakespeare et de Romain Gary. Ces dernières années, la cabane continue plus que jamais d’être un lieu refuge que l’on se fabrique pour échapper à des systèmes totalitaires, des formes d’oppressions diverses, qu’il soit le fruit d’une échappée solitaire ou l’occasion d’engager des alternatives à un système de domination.

Marie Darrieussecq n’échappe pas à cet imaginaire de la cabane. Dans *Notre vie dans les forêts* (2017), elle conte un monde futuriste où la surveillance est devenue omniprésente et les clones sont des rois. Les bois deviennent le seul espace possible où les données des humains peuvent être brouillées. Elle ne parle pas du CAC 40 mais de saccages tout aussi réels : drones, attentats, clones, enlèvements, et même cette idée que « 1 % de super-riches possèdent 99 % de la richesse du monde ». C’est un conte de l’anthropocène, Marie nous l’a lu dans la cabane et nous sommes tous et toutes demeurées tétanisées par l’effroi qu’il suscite. Mais Marie Darrieussecq n’abandonne pas l’humanité à son triste sort. Une frange de rebelles arrachent leurs implants et se réfugient dans les forêts ; ces dissidents qu’on imagine peu nombreux choisissent de lutter contre l’aliénation technologique : « je vois autour de moi un campement dans une forêt. Des tentes et des bâches. Des trous. Des braseros dans des bidons. Le couvert des arbres qui nous protège des drones. Une connexion pirate et quelques robots bricolés. Des toilettes sèches et une gestion de fer. Un retour aux fondamentaux »²⁶ (...) On n’a plus tellement où se cacher nulle part sur la Terre. C’est une évidence. Le bizarre est qu’on y parvient pourtant. C’est très inconfortable. (...) Si on accepte d’avoir les pieds constamment mouillés, de ne plus jamais boire un café et d’oublier les douches chaudes (je ne parle que de ce qui manque le plus) on parvient à se cacher. À disparaître. Tant qu’il y a des forêts »²⁷. Il y a l’idée et la nécessité de disparaître pour échapper au totalitarisme mais aussi l’idée d’une rébellion à fomenter. Marie Darrieussecq à travers son héroïne nous dit que « ça demande une révolution mentale, vraiment, de ne plus se voir au centre »²⁸. Oui, il faut s’écarter mais pour se déplacer, physiquement, mentalement et changer de paradigme face au pire qui est en cours.

– Une cabane pour accuser l’ordre des choses

Il s’agit donc de fabriquer des abris pour nous protéger mais surtout pour forger de nouveaux paradigmes. Depuis une dizaine d’années, les ZAD ont réinvesti avec force l’imaginaire de la cabane et de la forêt comme lieu de résistance, faisant dire au philosophe et militant Jean-Baptiste Vidalou : « les montagnes, les forêts, depuis toujours, semblent se dresser et offrir un abri à ceux qui ne veulent plus être gouvernés. De par leur topographie même, elles ont été les refuges des hommes libres, des hérétiques, comme plus tard des résistants »²⁹. Faire cabane peut-elle être une manière de « braver ce monde, l’habiter autrement : l’élargir »³⁰ ? Les cabanes de Marielle Macé sont toutes empreintes de l’esprit de résistance et d’alternative qu’incarne la ZAD. Occuper le terrain dans les ruines du capitalisme et de la modernité pour accuser l’ordre des choses mais aussi pour dessiner des fronts communs, « réinstaller de la vie,

²⁶ Marie Darrieussecq, *Notre vie dans les forêts*, P.O.L, 2017, p. 11

²⁷ Marie Darrieussecq, *op. cit.*, p.15

²⁸ Marie Darrieussecq, *op. cit.*

²⁹ Jean-Baptiste Vidalou, *Etre forêts. Habiter des territoires en lutte*, La Découverte, Zones, 2017, p. 41

³⁰ Marielle Macé, *op. cit.*, 4^e de couverture

braver ces précarités »³¹. Qui plus est, ajoute Marielle Macé, « il y a là des bravoures, des bravades, une joie à s'emparer du présent »³². Ca fait plus qu'envie si vous voulez mon avis : « L'enjeu est bien d'inventer des façons de vivre dans ce monde abimé : ni de sauver (sauvegarder, conserver, réparer, revenir à d'anciens états) ni de survivre, mais de vivre, c'est-à-dire retenter des habitudes, en coopérant avec toutes sortes de vivants, et en favorisant en tout la vie³³ ». Si j'en crois Marielle Macé, il faudrait que je m'installe provisoirement dans tous ces lieux qui se situent aux premières loges des dérèglements climatiques, « les univers pollués, les zones de friches ou de désastres, les terrains vagues et autres non-lieux »³⁴, il faudrait que j'habite pour les raconter les paysages saccagés, faire état du monde dans lequel je vis en me plaçant là où le désordre du monde se fait le plus manifeste, le plus violent, le plus absurde. C'est autant un appel à déployer une littérature sociale qu'à m'inscrire au cœur d'un univers pollué, saccagé.

Face à la catastrophe environnementale, face à ce que le capitalisme et la modernité font « aux vivants, aux sols, au sentiment même du commun » (Marielle Macé), investir des cabanes pour lutter et « redevenir terriens » semble bien dérisoire et sans doute intrinsèquement voué à l'échec tant les forces en présence sont déséquilibrées, tant nos saccages, en enfants gâtés que nous sommes, sont multiples. Dans cette passe d'armes entre David et Goliath, je reste un moment dubitative. Occuper le terrain oui, traverser les saccages j'acquiesce, s'engager dans les marges avec plaisir mais combattre frontalement me laisse circonspecte. Quand on sait en plus que le capitalisme est devenu ce monde où le centre est partout et nulle part, ce qui rend d'autant plus ardu la frontalité d'un face à face avec lui, j'ai un instant d'hésitation. « Ne pas casser la machine, mais la laisser tourner à vide. Quitter le jeu. Bien vu. Un peuple entier qui glisse entre les doigts, qui se fond dans une forêt » dit alors Mariette Navarro. Entrer dans la langue comme on entre en résistance. Quitter le jeu du centre pour entrer dans la périphérie du monde. Ne pas casser la machine mais la transgresser, la pervertir, jouer avec. Faire de la cabane un abri, peut-être une rampe de lancement pour prendre la tangente, faire éclater des constellations de regards, de sensations, de points de vue, de pensées. Trouver sa cabane dans le ventre, dans le rêve, dans les débordements. Ne pas craindre les ronces et les forces de l'ordre policières ou métaphoriques. Les braver tout en sachant que la cabane finira pas être détruite mais qu'on pourra en construire une nouvelle aussitôt. Oui, comme le dit Catherine Zambon, « peut-être que ça ne peut plus suffire d'être dans les forêts les landes et les vallées. Peut-être que ça ne suffit plus de réoccuper des maisons habiter dans les arbres tagguer les murs des représentants d'une richesse qui nous écoeure peut-être que ça ne suffit plus de se coucher devant des pelleuses peut-être que ça ne se suffit plus de porter des masques pour être protégés d'avoir des sacs à dos emplis de compresses pour éviter d'avoir les yeux brûlés peut-être que ça ne suffit plus »³⁵. Oui, peut-être il ne faut pas s'arrêter de convoquer les sales gamins, les héritiers de Proudhon, les amoureux de l'air libre et du chaos. Peut-être il faut les accueillir, devenir à mon tour une

³¹ Marielle Macé, *Nos cabanes*, Verdier, 2019 et entretien Libération du 8 mars 2019 : https://www.liberation.fr/debats/2019/03/08/marielle-mace-le-mot-cabane-definit-ce-qui-se-construit-dans-toutes-sortes-de-territoires-pour-reins_1713901/

³² Marielle Macé, *op. cit.*, p. 36

³³ Marielle Macé, *op. cit.* p. 39

³⁴ Alain Romestaing, Pierre Schoentjes et Anne Simon, « Essor d'une conscience littéraire de l'environnement », *Revue critique de fiction française contemporaine*, 0, 11, 2015, p. 1-5.

³⁵ Catherine Zambon, *Nous étions debout et nous ne le savions pas. Oppositions/résistances*, La Fontaine, 2017

héritière de Proudhon, et nous installer ensemble autour d'une grande table, la plus grande table possible pour engager en notre nom propre la parole et se parler, et s'écouter, en « peuple égalitaire en mouvement » dirait Jacques Rancière, avec toi et toi aussi, et toi encore, et toi là-bas qui croit n'avoir rien à raconter, toi que tout le monde ignore, toi qui te sens méprisée, toi et ta seule gueule, ton cœur tendre, ton intelligence proverbiale, ton sens de l'héroïsme, ta poésie, toi et tes histoires anciennes comme trois millénaires, toi et ton avenir radieux, toi qui nous parle de ton rêve, toi qui vient du centre, toi qui parle aux oiseaux, toi qui n'arrive pas à sortir de ton état de sidération, toi trop amer, toi que tout le monde hait, oui même toi, toi qui répand la boue et la cruauté, toi aussi tu es le bienvenu. « Tu ne viens pas avec les autres ? Il y a de la place, tu sais, dans la plus grande des cabanes »³⁶ ajoute Mariette Navarro. Oui peut-être que nous écouter et parler nous ferait du bien. Peut-être que nous pourrions alors coller ensemble « des morceaux de mondes rêvés » (Cosma Salé) comme autant de manières d'habiter le monde dans une époque plombée. Peut-être que les mots, nos langues affranchies, ma langue qui s'affranchit du centre, pourraient s'entraîner plus que jamais « à boxer avec nous l'esprit du monde contemporain, à rejoindre les bosquets où nous vivons déjà, à goûter avec nous l'air libre de la zone, à se mouiller à nos côtés dans le tumulte des crues, à venir voir ce qu'il reste de ciel (...). Peut-être sommes-nous de plus en plus nombreux à projeter nos êtres dans le chaos du monde et dans le refuge de ses brèches »³⁷.

C'est cette même veine libertaire qu'empruntent les personnages de Mariette Navarro dans sa pièce *Zone à étendre*³⁸. Des femmes et des hommes décident de quitter une société dans laquelle ils ne se reconnaissent plus. Ils se mettent en marche, se dirigent vers une forêt occupée à la lisière d'une ville et se lancent dans une expérience concrète de vivre ensemble et construire, je vous le donne en mille, des cabanes. Tout part d'un constat : « on ne peut pas se contenter de l'émeute. On ne peut pas se contenter de la plainte et du constat »³⁹. Avec Mariette Navarro comme avec Cosma Salé, dans ces imaginaires de la cabane et de la ZAD, la ferveur, l'urgence d'être et d'agir l'emporte : « il me semble que quelque chose rampe. Il me semble que quelque chose grouille. Pour quelque chose, c'est l'heure de sortir de chez soi, c'est l'heure de vivre. Il me semble qu'un phénomène inconnu déploie sa logique dans l'obscurité. Des branches s'agitent. Du bois casse. On dirait que des informations sont chuchotées entre les feuilles. C'est un grand affairément. Un grand rassemblement d'histoires minuscules »⁴⁰. Ces autrices et auteurs sont très attentifs à situer leurs récits au cœur du vivant, à faire acte de géographie, dans un champ lexical évoquant la résistance autant que la forêt : « un univers souterrain, un maquis de solidarités et d'amitiés dispersées, une contre-société autonome dont les ZAD sont la manifestation la plus visible » nous dit Cosma Salé ; « les places et les clairières sont sur le point de se rejoindre » précise Mariette Navarro. Ils et elles nous disent aussi que ce grouillement va grandissant : « et redouble le bruit du bois. Le déplacement des branches. C'est toute une organisation des feuillages. (...) Les uns contre les autres. Branche contre branche. Jusqu'à former un réseau dense. Un tissu de nos branchages. Un filet pour rattraper tous ceux qui tombent, tomberont. Il y en aura de plus en plus »⁴¹.

³⁶ Mariette Navarro, *Zone à étendre*, op. cit., p125

³⁷ Cosma Salé, *Chroniques de la zone libre, Des ZAD au maquis, Fragments de l'imaginaire autonome*

³⁸ Mariette Navarro, *Zone à étendre*, éditions Quartett, 2018

³⁹ Mariette Navarro, op. cit.

⁴⁰ Mariette Navarro, op. cit.

⁴¹ Mariette Navarro, op. cit., p 17-19

Olivier Cadiot réclame « qu'on se refasse une cabane, mais avec des idées au lieu de branches de saule, des images à la place de lièvres géants, des histoires à la place des choses »⁴². Peut-être qu'ici c'est un nous que je veux construire, un nous depuis un je situé, qui apprend à habiter les marges, qui trouve abri dans des espaces littéraires et de création. « Blottir appartient à la phénoménologie du verbe habiter. N'habite avec intensité que celui qui a su se blottir » me dit Gaston Bachelard qui fait une incursion beaucoup trop rapide dans ma cabane.

Des ouvertures possibles plutôt qu'une conclusion : faire cabane ou créer du commun ?

« Faire cabane », c'était aussi pour moi l'envie d'explorer une expression, un problème syntaxique. Faire cabane comme on ferait place. Ou alors faire cabane comme on prendrait place, ferait bloc, poserait problème, occuperait le terrain. Peut-être qu'on pourrait faire cabane comme on prenait autrefois le maquis ? Faire cabane peut-il véhiculer l'appel à créer de nouveaux refuges qui nous aident à déplacer nos regards, à donner l'alerte, à forger de nouveaux imaginaires politiques, symboliques, esthétiques ? L'imaginaire romantico-révolutionnaire de la cabane ne risque-t-il pas de me faire oublier que la cabane raconte aussi des réalités autrement plus sordides quand elle devient un habitat subit, pérenne, taudis, bidonville, camps de migrants ? N'y-a-t-il pas le risque de fantasmer la cabane, de déployer un imaginaire qui oublierait de dénoncer la précarité, la pauvreté, les politiques d'immigration, les politiques sociales et urbaines ? D'autant que le capitalisme comme à son habitude sait récupérer à son profit toute idée qui se manifeste et prend l'air du temps. Il en va des cabanes qui sont devenues des objets de luxe à l'image de la cabane Diogène imaginée par Renzo Piano, des cabanes d'« hébergements insolites » qu'un tourisme en quête de nouveautés développe partout en France. Il y a aussi des cabanes d'artistes (à l'image du refuge de Stéphane Thidet, 2007), des cabanes d'architectes, des Tiny Houses. Alors quand je parle de cabane *in fine*, il semble essentiel de bien savoir de quoi je parle. Abris, cabane isolée, squat, refuge de montagne, cabane de pêcheurs, lieu d'hébergement provisoire, campement de la honte, tente qu'occupent les sans-abris et les réfugiés ? Tous ces lieux n'ont rien en commun et beaucoup ne constituent pas de lieux vivables, encore moins désirables. C'est comme tels qu'il faut les considérer.

La cabane est-elle un bel imaginaire ou l'une des formes les plus tangibles de notre cynisme contemporain ? Peut-on souhaiter à l'humanité d'habiter une cabane ? J'ai aimé construire cette cabane mais maintenant, j'ai la nausée. J'ai la nausée parce qu'il y a ici une tension entre deux imaginaires très puissants à partir d'un même motif qui désigne des réalités et des objets différents. Car la cabane n'est assurément plus un abri quand elle incarne le cynisme des pouvoirs publics, quand elle devient un habitat durable, un habitat insalubre et contraint, installé sur des zones que la société entière ne veut pas voir. La nausée n'en est que plus grande quand l'éloge de la cabane tait cette réalité de l'abject, quand je vois à quel point les mondes aujourd'hui sont devenus imperméables les uns aux autres.

Il nous reste à travailler le commun, à nous constituer en groupes agissant et nous donner la possibilité d'un vivre ensemble dans les interstices oubliés par la domination, dans les marges et hors du centre, mais aussi avec le centre, sans illusions, mais sans esprit de résignation.

⁴² Olivier Cadiot, *Histoire de la littérature récente*, tome II, P.O.L, 2017, cité par Marielle Macé dans *Nos cabanes*

« La seule manière de préparer le futur est de ne pas l'anticiper, de ne pas le planifier, mais de consolider pour elles-mêmes des formes de dissidences subjectives et des formes d'organisation de la vie à l'écart du monde dominant » nous dit Jacques Rancière. J'aimerais ne pas seulement prendre le point de vue des marges, ni le mettre au centre, ni même le prendre pour centre, j'aimerais détruire l'idée du centre. Et dans ce trou béant ou ce chaos, je ne saurais trop dire, dans ce vide laissé vacant, regarder les constellations, écouter le silence, continuer à écrire, élargir le monde. Et « quand les cimes de notre ciel se rejoindront, ma maison aura un toit ».⁴³

⁴³ Paul Eluard, *Dignes de vivre*, ed. Julliard 1941, p. 116

Des livres dans ma cabane

Ceux que j'ai lus, ceux que j'ai parcouru, ceux qui restent à lire,
ceux dont je ne parle pas mais qui sont là eux aussi

- Gaston Bachelard, *La Poétique de l'espace*, PUF, 1957, également en ligne [ici](https://gastonbachelard.org/uploads/2015/07) :
<https://gastonbachelard.org/uploads/2015/07>
- Emmanuelle Bayamack-Tam, *Arcadie*, POL, 2018
- Roland Barthes, *L'Empire des signes*, Le Seuil, 1970
- Henry Bauchau, *Antigone*, Actes Sud, 1999
- Nicolas Bouvier, *Le dehors et le dedans*, Editions Bertil Gaillard 1982 (première édition).
Editions Zoé 1997 (quatrième édition)
- Olivier Cadiot, *Histoire de la littérature récente*, tome II, P.O.L, 2017
- Barbara Cassin, *Le Vocabulaire européen des philosophies*, sous la direction de Barbara Cassin, éditions du Seuil/Le Robert, 2004
- Juliette Cerf, « En quel temps vivons-nous ? » in *Télérama*, juillet 2017
- Kamo no Chōmei, *Notes de ma cabane de moine*, 1212, Le Bruit du Temps, Paris, 2010
- Collectif, *Penser le vivant*, Les Liens qui Libèrent/L'Obs, 2021
- Marie Darrieussecq, *Notre vie dans les forêts*, POL, 2017
- Vinciane Despret, *Habiter en oiseau*, Actes sud, 2019
- Paul Eluard, *Dignes de vivre*, Julliard 1941
- Gabrielle Filteau-Chiba, *Encabanée*, Le Mot et le reste, 2021
- Romain Gary, *Education européenne*, Gallimard, 1972
- Albane Gelly, *Nos abris*, Esperluette edition, 2019
- Fred Griot, *Cabane d'hiver*, Edition de la revue des ressources, 2013
- Jean Hegland, *Dans la forêt*, Gallmeister, 1996, 2017 pour la traduction française
- Jon Krakauer, *Voyage au bout de la solitude /Into the wild*, Random House, 1996, 10/18, 2008
- Hélène Laurain, *Partout le feu*, Verdier, 2022
- Jade Lindgaard (sous la direct de.), *Eloge des mauvaises herbes, Ce que nous devons à la ZAD*, Les Liens qui Libèrent, 2020
- Eric Loret, « *Notre vie dans les forêts* sélectionné pour le prix littéraire », in *Le Monde*, 1er septembre 2017
- Marielle Macé, *Nos cabanes*, Verdier, 2019
- Colette Mazabrard, *Monologues de la boue*, Verdier, 2014
- Céline Minard, *Le Grand Jeu*, Payot et Rivages, 2016
- Corinne Morel Darleux, *Plutôt couler en beauté que flotter sans grâce, Réflexions sur l'effondrement*, Libertalia, 2020
- Baptiste Morizot, *Manières d'être vivant*, Actes Sud, 2020
- Mariette Navarro, *Zone à étendre*, Quartett, 2018
- Pascal Quignard. *Villa Amalia*, Gallimard, 2006
- Jean-Baptiste Pardini, *Trouver refuge*, Cheyne, 2017
- Giuseppe Penone, *Respirer l'ombre*, Beaux-arts de Paris éditions, rééd. 2021
- Alessandro Pignocci, *La recomposition des mondes* (bd), Le Seuil, 2019
- Jacques Rancière, *En quel temps vivons-nous ? Conversation avec Eric Hazan*, La Fabrique, 2017
- Elisée Reclus, *L'Homme et la nature suivi d'A mon frère le paysan*, La part commune, 2021

Alain Romestaing, Pierre Schoentjes et Anne Simon, « Essor d'une conscience littéraire de l'environnement », *Revue critique de fiction française contemporaine*, 2015

Laurine Roux, *le Sanctuaire*, les éditions du sonneur, 2020

Harmut Rosa, *Accélération, Une critique sociale du temps*, La Découverte, 2013

Pierre Schoentjes, *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*, Wildproject, 2015

Cosma Salé, *Chroniques de la zone libre, Des ZAD au maquis, Fragments de l'imaginaire autonome*, Le Passager Clandestin, 2016

Violaine Schwartz, *Une forêt dans la tête*, POL, 2021

Sylvain Tesson, *Dans les forêts de Sibérie*, Gallimard, 2011

David Thoreau, *Walden, ou la vie dans les bois*, Gallimard (n° 239), 1990

Jean-Baptiste Vidalou, *Etre forêts. Habiter des territoires en lutte*, La Découverte, Zones, 2017

Catherine Zambon, *Nous étions debout et nous ne le savions pas. Oppositions/résistances*, La Fontaine, 2017

Estelle Zhong Menghual, *Apprendre à voir. Le point de vue du vivant*, Actes Sud, 2021